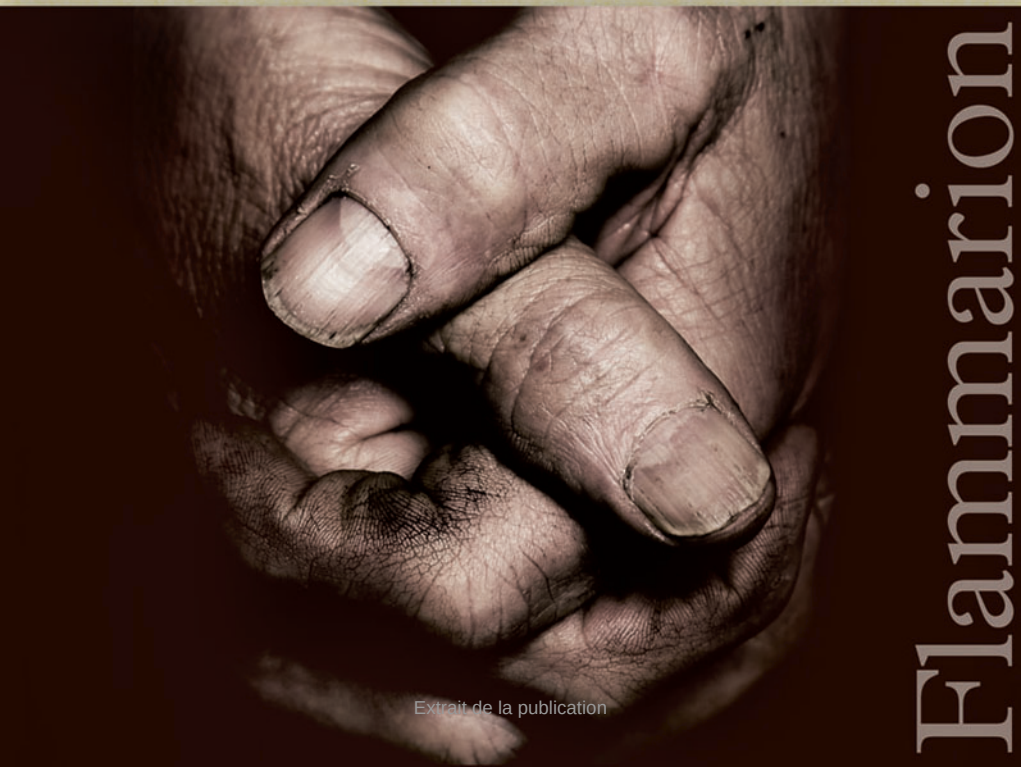
Jean-Luc Seigle

En vieillissant les hommes pleurent

roman



Flammarion

Extrait de la publication

En vieillissant les hommes pleurent

Jean-Luc Seigle

9 juillet 1961. Dès le lever du jour, il fait déjà une chaleur à crever. Albert est ouvrier chez Michelin. Suzanne coud ses robes elle-même. Gilles, leur cadet, se passionne pour un roman de Balzac. Ce jour-là, la télévision fait son entrée dans la famille Chassaing. Tous attendent de voir Henri, le fils aîné, dans le reportage sur la guerre d'Algérie diffusé le soir même. Pour Albert, c'est le monde qui bascule. Saura-t-il y trouver sa place ?

Réflexion sur la modernité et le passage à la société de consommation, *En vieillissant les hommes pleurent* jette un regard saisissant sur les années 1960, théâtre intime et silencieux d'un des plus grands bouleversements du siècle dernier.

Jean-Luc Seigle est romancier, auteur dramatique et scénariste. En vieillissant les hommes pleurent *est son troisième roman après* La Nuit dépeuplée *(Plon, 2000) et* Le Sacre de l'enfant mort *(Plon, 2007).*

12-1

Flammarion

Extrait de la publication

En vieillissant
les hommes pleurent

Extrait de la publication

Du même auteur

La Nuit dépeuplée, Plon, 2001.
Le Sacre de l'enfant mort, Plon, 2004.

Extrait de la publication

Jean-Luc Seigle

En vieillissant les hommes pleurent

suivi de

L'Imaginot

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8130-1

à Alexis Lahellec
Pour m'avoir rouvert le chemin vers les années 1960

à Jeanne et Ulysse
Pour m'avoir accueilli dans leur vie comme leur enfant

à Françoise Verny
Pour lui avoir si longtemps désobéi

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Un ouvrier c'est comme un vieux pneu,
Quand y'en a un qui crève,
On l'entend même pas crever. »

Jacques Prévert, *Citroën. 1933*,
poème en soutien à la Grève des ouvriers

Extrait de la publication

9 juillet 1961

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le lever du jour

Extrait de la publication

Il faisait déjà une chaleur à crever. Nu, écrasé sur son lit, les yeux grands ouverts, Albert Chassaing appuya sur le bouton du ventilo en plastique bleu posé sur la table de nuit. Une impression d'air et de fraîcheur. La sueur se refroidissait sur son visage, sur son torse et sur ses cuisses. Il respirait enfin. Albert travaillait « au noir » chez Michelin, à la gomme des pneus, la gomme en fusion qui venait des hévéas de l'Indochine perdue, qui puait et qui les étouffait les uns après les autres ; l'air brassé par le ventilo venait à son secours, mais, à force de vibrer sur sa peau, il finit par lui rappeler l'existence de son corps. C'était insoutenable. Ce corps que Suzanne ne sollicitait plus depuis longtemps. De toute façon, il n'arrivait même plus à bander. En finir le libérerait de tout ça. Albert ne pensait pas à mourir, il avait juste le désir d'en finir. Mourir ne serait que le moyen.

Ce n'était pas la première fois qu'il se réveillait avec cette idée en tête. Y avait-il plus de raisons de le faire que les autres jours, ou seulement quelque

chose de plus apaisant ce matin à se laisser envahir par cette idée ? Quand ça avait-il commencé ? Y avait-il eu un temps dans sa vie où ça n'avait pas été en lui ? Peut-être, après la mort de son père quand il s'était retrouvé seul avec sa mère et sa petite sœur. C'était si loin. Il avait quinze ans. C'était en 1923. Et nous étions en 1961. Des joies, Albert en connaissait encore, des petits bonheurs de rien du tout, des impressions fugaces et impartageables. La rosée qui exhale l'odeur de la terre. Il n'aimait rien plus que cette odeur préhistorique quand il rentrait de l'usine le matin très tôt après une nuit dans l'enfer des pneus. Le chant des oiseaux ressuscités après l'hiver dans le cerisier, ou encore cette façon que le vent a de transformer un champ de blé en houle jaune et sèche. Il aimait tous ces minuscules plaisirs et d'autres encore que Suzanne n'aimait pas, avoir les ongles noirs, transpirer comme un bœuf et sentir l'odeur des vaches et du fumier. C'était la première fois qu'il pensait au bonheur en même temps qu'à l'idée d'en finir. Peut-être parce que ce désir de la fin était ancré en lui depuis très longtemps, comme une balle qui se serait logée dans son corps sans le tuer. Il avait connu un gars, Armand Delpastre, qui avait longtemps vécu avec une balle allemande dans le cerveau et qui disait tout le temps « Moi, le métal, ça me connaît ! », puis il partait d'un grand éclat de rire laissant apparaître toutes ses dents en or. Un marrant, ce Delpastre. Tout alla bien jusqu'au jour où la balle, en temps de paix, acheva sa trajectoire ; un seul millimètre suffit pour le tuer dans son

Extrait de la publication

sommeil. Chez Albert, la balle imaginaire s'était logée tout près du cœur.

La photographie de son mariage accrochée au mur, en face du lit, l'aida à fixer son attention. Dans sa robe blanche qui tombait autour d'elle en colonne, Suzanne ressemblait à une vierge ancienne avec sa petite gerbe de glaïeuls blancs et d'asparagus qu'elle tenait comme un enfant dans ses bras. Vingt-deux ans plus tard, elle dormait encore profondément à côté de lui, peut-être même qu'elle rêvait. Le jour se levait à peine. Ça sentait encore la nuit. Il pensa à sa vieille mère dans la chambre, de l'autre côté du mur qui avait encore passé une nuit blanche. Il pensa à Gilles qui s'était sûrement endormi sur un livre, repu de lecture, comme un nourrisson sur le sein de sa mère. Il ne pensa pas à son fils aîné en Algérie.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Albert faisait partie de ces ouvriers qui vivaient encore dans les villages, aux alentours de Clermont, ceux qui prenaient le car tous les soirs ou tous les matins pour aller chez Michelin ; tous nés paysans, mais qui n'avaient pas eu d'autre choix que d'abandonner leurs terres pour gagner un peu mieux leur vie et celle de leur famille à l'usine. Ça avait nourri leurs ancêtres pendant des siècles, mais ça ne les nourrissait plus, eux. C'était un mystère. Il restait malgré tout un paysan, et avait toujours tenu à marquer cette différence. C'était pour ça qu'il partageait bien volontiers son casse-croûte avec les copains à l'heure de la pause, surtout la charcuterie qu'il avait faite lui-même. Son jambon était réputé dans toute l'usine, et les félicitations qu'il recevait, à chaque fois, valaient tous les compliments de son contremaître sur sa cadence. Après ses huit heures d'usine, Albert n'avait pas de plus grande satisfaction que de redevenir un paysan et cela même si le travail de la terre rognait sur ses heures de sommeil. L'hiver, quand le froid et le mauvais temps l'empêchaient

d'être dehors, il réparait des réveils dans un petit atelier qu'il s'était installé dans son garage, un appentis qu'il avait construit sur le côté de la maison. Sa passion pour l'horlogerie venait d'un phénomène qui le fascinait depuis toujours, à savoir qu'une montre ou une horloge arrêtée ou même cassée donnait, au moins deux fois par jour, la bonne heure. D'après lui, seule l'horlogerie était capable d'un tel prodige, à la différence de n'importe quel autre mécanisme qui, une fois endommagé, ne servait plus à rien.

Il pensait qu'un homme devait tout savoir faire : réparer, construire, cultiver son champ de pommes de terre, s'occuper de son jardin dans lequel il faisait pousser, aux côtés des légumes, des dahlias jaunes et des glaïeuls rouges pour que sa femme puisse faire des bouquets ; élever des bêtes pour les manger, surtout un cochon, même si cette année il n'en avait pas élevé puisqu'il restait encore deux jambons entiers qui séchaient toujours dans le grenier, depuis que Suzanne leur préférait le jambon blanc qu'elle achetait à la charcuterie de Saint-Sauveur. C'était rien, cette histoire de jambon blanc, mais pour Albert ce fut le premier signe de résistance que sa femme opposa au principe qu'il avait toujours déclaré : la nourriture, ça s'achète pas.

Et même si la cuisinière à bois avait été reléguée au fond du garage et ne servait plus qu'à faire cuire les conserves, Albert coupait encore plusieurs stères de bois par an. On ne sait jamais ! Il suffirait d'une nouvelle guerre mondiale dont il craignait encore

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

Extrait de la publication

N°édition : L.01ELJN000403.N001
Dépôt légal : janvier 2012

Extrait de la publication